

Prédication de la Pasteure Agnès Adeline-Schaeffer le dimanche 4 septembre à l'Oratoire du Louvre

Matthieu 21, versets 28 à 32

Parabole des deux fils

Amis, frères et sœurs,

Je vous le demande : pourquoi Jésus raconte-t-il une histoire aussi compliquée. Cela aurait été si simple qu'il raconte une histoire que l'on comprenne du premier coup et qui aurait pu alors être celle-ci :

Le premier fils dit non, pour aller travailler dans la vigne, et effectivement, il n'y va pas.

Le second fils dit oui pour aller travailler dans la vigne et effectivement, il y va !

Enfin l'Évangile aurait été simple et clair comme de l'eau de roche ! Eh bien, non ! Jésus raconte quelque chose qui nous dérange.

Qu'il est agaçant ce fils qui dit non, et qui change d'avis, en allant quand même travailler dans la vigne.

Et qu'il est agaçant de la même manière, cet autre fils, qui dit oui, et finalement, qui n'y va pas.

Nous n'aimons pas bien les gens qui agissent comme ça. Ces deux fils se contredisent. Comment pouvons-nous compter sur eux ? Et finalement, sur lequel pourrait-on le plus compter ?

Celui qui dit oui, et ne le fait pas ?

Celui qui dit non, et qui le fait quand même ? Ce n'est pas évident.

Avant d'aller plus loin dans notre réflexion, rappelons-nous que la parabole est un procédé littéraire pour nous faire réfléchir. Et dans celle-ci, la présence des deux fils est là pour confronter deux attitudes.

Et tout d'abord, à qui Jésus s'adresse-t-il, quand il raconte cette histoire ?

Jésus vient d'entrer à Jérusalem. La fête des Rameaux est passée. Jésus a chassé les vendeurs du Temple ; il a maudit le figuier, et son autorité est mise en question par les grands-prêtres et les anciens du peuple quand il enseigne dans le Temple de Jérusalem. Ils lui demandent : qui t'a donné cette autorité ? Est-ce Dieu, ou Satan, ou les hommes, ou toi-même ? La parabole des deux fils est la première réponse que Jésus va tenter de leur faire. Jésus reproche beaucoup aux scribes et aux Pharisiens de dire et de ne pas faire. Alors quand Jésus parle des deux fils de la parabole, c'est pour dénoncer plus largement deux attitudes religieuses : l'une qui consiste à dire oui, mais à ne pas faire, et l'autre, qui consiste à dire non, mais à faire quand même. La tension entre le « dire » et le « faire » est constante dans l'Évangile. Et finalement, le plus important, ce n'est pas tant ce qu'on dit que ce qu'on fait.

Deux fils, deux attitudes. Le père s'adresse au premier fils, dont on peut supposer qu'il est l'ainé, puis au second, dont on peut supposer qu'il est le cadet. Dans la symbolique biblique, l'ainé représente Israël, qui connaît le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Moïse et les prophètes, et le cadet représente le monde païen, qui ne connaît pas le Dieu d'Israël, ni les prophètes. Mais Jésus s'adresse aux grands-prêtres du Temple de Jérusalem, et aux pharisiens, au fils aîné en quelque sorte, à qui il reproche justement de dire et de ne pas faire.

Il y a une inversion qui ne colle pas. Cette parabole est suffisamment complexe, pour que les divers manuscrits diffèrent, et à ce titre, je vous renvoie à la prédication sur ce sujet du pasteur Marc Pernot, en août 2010, ici-même :

« Cette parabole est une énigme depuis toujours ; la preuve, c'est que les meilleurs manuscrits de la Bible ne sont pas d'accord entre eux. Selon les uns, le bon fils est celui qui dit non et qui change d'avis (manuscrits Sinaïticus et Vaticanus). Selon les autres le bon fils est celui qui dit oui mais qui ne fait rien (codex Bezae, Vetus latina, traduction syriaque) ! »

Dire et faire, c'est le fil conducteur de tout l'Évangile. D'ailleurs, Jésus n'a-t-il pas commencé son ministère, au chapitre 5 de ce même évangile de Matthieu, par le sermon sur la montagne, où il passe du temps à expliquer comment faire attention à l'autre, aux mots qu'on utilise, car dit-il, il y a des mots qui blessent ou qui tuent tout aussi radicalement qu'un coup de couteau (Mt 5:21-24). Par une autre parabole, celle du « Jugement dernier », (Mt 25:31-46), Jésus rend attentif son auditoire aux grandes déclarations religieuses sur la justice et l'aide aux plus pauvres, qui finalement ne sont pas appliquées sur le terrain par une solidarité concrète.

Parce que, que veut dire « travailler à la vigne » ? La vigne dans la Bible, c'est à la fois le peuple d'Israël, comme c'est exprimé en particulier au livre d'Ésaïe (chap. 5) et plus largement, c'est l'ensemble de notre humanité au sens large, et c'est l'ensemble de notre humanité composée de nos individualités. Donc la vigne, c'est chacun, chacune de nous. La vigne dans les vignobles demande beaucoup de soins et une attention constante. Alors, quand le père appelle ses fils à travailler dans la vigne, métaphore de notre humanité, il appelle ses enfants à prendre soin en quelque sorte de l'humanité des autres. Travailler à la vigne, c'est l'engagement auquel nous sommes appelés aujourd'hui, en Église, par l'intermédiaire de l'Entraide.

Et Jésus pose la question inévitable : entre celui qui dit non, et qui fait tout même et celui qui dit oui mais ne fait pas, lequel a obéi à la volonté du père ? Les grands-prêtres et les pharisiens risquent une réponse : c'est celui qui dit non et qui fait quand même. Et cette réponse débouche sur un développement troublant de la part de Jésus : en vérité je vous le dis, les collecteurs de taxes (ou d'impôts) et les prostituées vous devancent ou vous précèdent dans le Royaume de Dieu. Jésus prend en exemples les deux catégories de personnes les plus réprouvées à son époque : les femmes de mauvaise vie et les collecteurs de taxes. Ceux qui sont impurs, par rapport à la Loi de Moïse mais qui sont capables de se convertir. Pourtant, il y a dans la Bible des prostituées et des collecteurs de taxes qui ont fait leurs preuves et qui sont considérés comme justes. Je pense à deux d'entre elles qui ont leur nom dans la généalogie de Jésus (Mt 1) Tamar et Rahab. Tamar, la belle-fille de Juda (Gn 38) se déguise en prostituée pour forcer Juda à appliquer envers elle la loi de Moïse sur le lévirat, à laquelle Juda s'était dérobé. Il dira de sa belle-fille que des deux, c'est elle qui est la plus juste. Rahab quant à elle, cachera chez elle des espions israélites, ce qui contribuera à la victoire de la prise de Jéricho. Josué lui laissera la vie sauve ainsi que toute sa maison (Jos 6).

Deux collecteurs d'impôts ont fait aussi leurs preuves : Lévi, appelé par Jésus, à le suivre, et Zachée, repéré par

Jésus, dans son sycamore, chez qui Jésus a déjeuné. Jésus dira de Zachée qui lui aussi est un fils d'Abraham, et Lévi, devenu Mathieu l'évangéliste (Mt 9:9-16), invitera Jésus à déjeuner chez lui avec d'autres collecteurs de taxes.

Les autorités religieuses n'ont pas bien supporté les écarts de comportement de Jésus envers les marginaux. Ils ont été jaloux de cette attitude parce qu'ils ont pensé que Jésus préférait les gens de mauvaise réputation à eux qui suivaient la Loi de Moïse. Jésus est à Jérusalem et les pharisiens ne se privent pas d'accuser Jésus de compromission. Mais voilà, la bonne conduite ne confère aucun droit sur Dieu. Pas plus que la mauvaise. La véritable nouveauté de l'Évangile, c'est que Dieu n'aime pas moins les transgresseurs que les gens intègres. Il les aime TOUT AUTANT. Mais c'est ce « tout autant » qui déchaîne le scandale et même l'hostilité des gens pieux et vertueux. C'est ce « tout autant » qui conduira Jésus à la croix.

Mais revenons aux deux fils de la parabole pour découvrir comment cette histoire nous concernent aujourd'hui. Je vous propose de lire cette histoire sous l'angle de la suivance, déjà évoqué les dimanches précédents.

Prenons le fils qui a dit oui et qui ne le fait pas. Alors. Pourquoi a-t-il dit oui ? Est-ce qu'il avait bien compris la question ? Il a répondu oui, peut-être un peu trop vite, sans réaliser à quoi cela allait le mener. Il ne le fait pas. Pourquoi ? Est-ce qu'il a peur ? Est-ce qu'il a oublié ? Il n'avait pas bien regardé son agenda, et il ne savait plus qu'il avait un autre engagement à la même heure, le même jour. C'est sans doute pour ça qu'il ne va pas dans la vigne. On a le droit de changer d'avis, surtout si on prend conscience qu'il y a une impossibilité de faire ce qui a été demandé. Il vaut mieux sans doute ne rien faire, plutôt que de le faire mal. Mais si on dit oui, et qu'on ne le fait pas, c'est mieux de prévenir et de s'excuser. Dans l'ancien testament, il y a ce proverbe qui dit : Accepter un engagement trop vite sans réfléchir et de réfléchir seulement après, c'est un piège pour l'homme. (Pv 20:25). Peut-être que le fils qui dit oui et qui n'est pas allé dans la vigne s'est souvenu à temps de ce passage de la Bible.

Prenons l'autre fils, maintenant, celui qui dit non mais qui va quand même travailler dans la vigne. Qu'est-ce que cela veut dire ? Ce fils a fait son chemin d'une certaine façon. Le « non » qu'il a dit était peut-être une défense pour ne pas être dérangé dans ses habitudes. Il a dit non pour pouvoir avoir le temps de réfléchir ? Il a dit non parce qu'il n'était pas sûr de lui, ou parce qu'il était dans la méfiance, ou bien parce qu'il était fatigué, au moment où on lui a fait cette demande. Il a dit non, parce que c'est toujours aux mêmes qu'on demande. Maintenant ça suffit. Mais au fond, la demande fait son chemin. Et le fils change d'avis et va travailler à la vigne, même s'il se dit ou qu'il dit aux autres : cette fois-ci, c'est la dernière fois....

Cette histoire est magnifique de vérité. De notre vérité à nous. Les deux fils représentent les deux côtés de notre propre personne, notre insondable ambivalence humaine. Que ce soit dans la vie quotidienne, à notre travail, dans nos engagements associatifs, familiaux, conjugaux, ou dans notre vie d'Église, un jour on dit non avec la tête, mais on dit oui avec le cœur, comme le cancre de Prévert, à la demande qui nous est faite. Puis la demande fait son chemin, pour aboutir à une vraie conversion intérieure. Les deux fils de la parabole représentent nos contradictions. Un jour on dit oui, mais on ne fait pas, un autre jour on dit non, mais on le fait quand même. Cette

histoire parle de chacun d'entre nous, elle parle de notre humanité, de nos sentiments partagés, de notre être intérieur si souvent déchiré. On dit non, mais on le fait quand même, aussi, quand on a du mal à déléguer ou à passer la main. On dit non, et on le fait quand même, parce qu'on pense qu'il n'y a personne qui le fera pour nous, ou pire, qui le fera moins bien que nous. Quel orgueil ! Un orgueil qui dit notre manque de confiance. Et il existe aussi en Église et peut-être tragiquement. Le premier manque de confiance, vous savez lequel c'est ? C'est d'oublier que c'est ensemble que nous formons un corps, celui du Christ, comme le développe si judicieusement l'apôtre Paul (1 Co 12:12-30). On ne forme pas le corps du Christ à soi tout seul, on ne fait pas Église tout seul, pour reprendre une expression actuelle. Alors on peut dire non, et passer la main à quelqu'un d'autre, dans la confiance. Il fera autrement, à sa manière. Cette histoire parle de tous nos ratages. De tous nos actes manqués, ceux que nous reconnaissons, et ceux qui nous passent au-dessus. Cette histoire est là pour nous faire prendre conscience de nos dysfonctionnements qui font apparaître que nous sommes beaucoup moins au clair qu'il n'y paraît. Nous ne sommes pas encore unifiés. Nous sommes toujours divisés. Et vous savez comment s'appelle tout ce qui divise, en grec ? Diabolos. Ce même diviseur qui fera dire à l'apôtre Paul : je fais le mal que je ne veux pas, et je ne fais pas le bien que je voudrais faire.

Il nous faut tout une vie, pour être au clair avec nous-mêmes, avec les autres, et par conséquent avec Dieu. Ce qui est bien avec cette histoire, c'est qu'elle nous ouvre à une grande tolérance. Elle nous encourage à ne juger personne, trop vite, ni à enfermer quelqu'un dans un fonctionnement, parce que nous avons eu le même que lui, ou que nous l'aurons, tôt ou tard. Nous ne sommes pas parfaits. Heureusement. Cela nous permet d'une part, de ne pas être imbus de nous-mêmes, ni de nous sentir possesseur, voire détenteurs d'une vérité ou bien, d'autre part, cela nous permet d'échapper à la culpabilité ou à la honte de faire tout de travers ou de prendre les mauvaises décisions.

Dans la foi, un seul sait de quoi nous sommes réellement faits : le Dieu de la Bible, le Dieu de l'Évangile, le Dieu de Jésus-Christ. Lui seul sonde les reins et les cœurs, autrement dit notre insondable ambivalence humaine. (Jr 17:10 et Rm 8:27).

C'est ce que nous disons avec cette phrase : tu nous accueilles tels que nous sommes. Bon d'accord, mais qu'est-ce que cela veut dire, sinon que nous sommes accueillis avec notre impuissance qui nous fait tout le temps changer de direction. C'est de cela dont nous parlons. De nos faiblesses, de nos pauvretés, de nos manques.

Mais, si nous le reconnaissons, par notre appel : « Seigneur, viens à mon aide, viens à notre secours », alors nous sommes sur le chemin de la transformation personnelle, de la conversion. Nous accueillons et nous croyons à une parole libératrice pour nous-mêmes, comme l'ont accueilli en leur temps les prostituées et les collecteurs de taxes à l'appel de Jean le Baptiste. Arrêtons de jouer aux caïds et abandonnons-nous à l'accueil de la vérité de l'Évangile, qui nous fait vivre. Laissons-nous aimer tels que nous sommes, de cet amour sans conditions, celui qui nous aidera à dire un jour : que mon non soit non, et que mon oui soit oui, en toute connaissance de cause, tout en gardant notre cœur dans la paix parce qu'il sera tout simplement unifié. Amen.